

NINA ASTONE OU L'ÉCRITURE DE L'INCARNATION



Il y a des auteurs que l'on reconnaît à leurs thèmes, d'autres à leur style. Chez Nina Astone, la reconnaissance passe d'abord par une sensation. Quelques pages suffisent pour retrouver ce rythme particulier, cette façon de nous installer au plus près des personnages, dans leurs corps, leurs contradictions et leurs emballements. Avec Baby, Poker et Boomerang, l'autrice a construit en trois romans une écriture immédiatement identifiable, sans jamais donner l'impression d'avoir cherché à fabriquer un style.

Dans plusieurs de mes avis, j'ai sciemment utilisé la formule « Elle fait ressentir avant de faire comprendre. » Tout est là. Car Nina Astone explique finalement assez peu ses personnages. Elle préfère nous les faire vivre. Et c'est sans doute ce qui rend sa trilogie aussi immersive : avant même d'avoir compris Stella, Aby ou les femmes qui gravitent autour d'elles, on les a déjà ressenties.

Des personnages qui n'ont pas besoin d'être aimables

Stella en est probablement le meilleur exemple. Elle aurait pu n'être qu'un personnage spectaculaire : brillante, indépendante, excessive, cabossée par une vie menée trop vite et trop fort. Mais Nina Astone ne cherche jamais à en faire une héroïne exemplaire. Stella peut être lumineuse puis insupportable, terriblement lucide et parfaitement irrationnelle, forte à un instant et complètement désarmée au suivant. Bref, elle est contradictoire. Comme nous.

Aby fonctionne autrement. Plus discrète, moins explosive, elle pourrait facilement disparaître derrière la personnalité envahissante de Stella. C'est précisément l'inverse qui se produit. Sa force est ailleurs. Elle oblige Stella à se confronter à ce qu'elle maîtrise le moins : l'attachement, le manque, la peur de perdre, et cette vulnérabilité qui apparaît lorsqu'on rencontre quelqu'un capable de déplacer nos certitudes. Et puis il y a Deb', formidable contrepoint à l'intensité du couple. L'amitié chez Astone n'est jamais un décor posé autour de l'histoire d'amour. Elle est une autre manière d'aimer, de protéger, parfois de remettre brutalement les idées en place.

Avec Nina Astone, on a la sensation que les personnages vivaient avant que l'on prenne le livre et que leur vie continue après l'avoir fermé.

Une écriture qui passe par le corps

Avec Nina Astone, l'émotion est rarement théorique. Elle a une température, un rythme, parfois même une bande-son. Le désir, le manque, l'euphorie, la peur ou la jalousie passent par des gestes, des silences, des accélérations. Les dialogues claquent. Les pensées débordent. Une chanson surgit. Une référence inattendue vient casser une tension. Et le lecteur se retrouve embarqué dans un mouvement qui lui laisse peu de distance.

Cette écriture très physique explique probablement pourquoi ses romans donnent souvent une impression cinématographique. Madame Astone ne décrit pas longuement une scène pour nous permettre de la visualiser : elle nous place dedans.

La musique participe pleinement de cette immersion. Les morceaux disséminés dans les trois romans ne sont pas de simples références destinées à créer une ambiance cool. Ils prolongent l'état émotionnel des personnages, installent une époque, donnent un tempo. Chez elle, une playlist peut parfois raconter autant qu'un paragraphe.

Même chose pour les voitures, les lieux, les surnoms, les private jokes et tous ces détails que l'on pourrait prendre pour de simples clins d'œil. À mesure que la trilogie avance, on comprend qu'ils constituent un langage parallèle. Un réseau de signes qui donne à l'ensemble sa cohérence et participe à cette fameuse « Astone Touch ».

De Baby à Boomerang : une voix qui prend de l'épaisseur

Ce qui est particulièrement intéressant lorsqu'on lit les trois romans dans l'ordre, c'est d'assister presque en direct à la construction d'une écrivaine.

Baby est instinctif. Il possède quelque chose de spontané, d'urgent, parfois presque insolent. Nina Astone y écrit comme ses personnages vivent : vite, fort, sans trop demander la permission.

Avec Poker, quelque chose change. La voix est toujours là, mais l'écriture gagne en maîtrise. Les enjeux psychologiques deviennent plus complexes. Le couple n'est plus seulement confronté à la puissance du sentiment amoureux, mais à ce qui arrive après : le quotidien, le manque, la confiance, les doutes, la place que chacun occupe dans la relation.

Et puis vient Boomerang. Le troisième volet ne renie rien des deux précédents, mais il donne soudain une autre perspective à l'ensemble. Les échos apparaissent, certains détails prennent un sens nouveau, les trajectoires se rejoignent. Ce qui ressemblait au départ à une histoire devient progressivement une réflexion beaucoup plus vaste sur l'attachement, la liberté, les blessures que l'on transporte et ce que l'amour peut — ou ne peut pas — réparer.

La progression est suffisamment nette pour qu'on puisse parler d'une trilogie pensée comme une œuvre unique, avec un phrasé reconnaissable entre mille, mais suffisamment naturelle pour ne jamais sentir la démonstration.

Refuser le pathos

C'est peut-être là que Nina Astone me surprend le plus. Elle travaille avec une matière qui pourrait facilement devenir pesante : le manque, l'abandon, les blessures, la dépendance affective, les rapports de pouvoir, la peur de perdre l'autre, les désillusions.

Et pourtant, ses romans ne sont jamais plombants. Parce qu'au moment précis où l'on pourrait basculer dans le pathos, quelque chose vient régulièrement faire entrer de l'air. Une vanne. Une chanson. Deb'. Une référence improbable. Un détail volontairement trivial. Ce n'est pas une façon d'éviter l'émotion. C'est exactement l'inverse. L'humour permet à l'émotion de rester supportable et, paradoxalement, de frapper plus fort lorsqu'elle revient.

Cette alternance entre profondeur et légèreté constitue peut-être l'une des signatures les plus intéressantes de son écriture. Nina Astone ne nie pas les zones sombres. Elle refuse simplement de leur abandonner tout l'espace. Ses personnages tombent. Mais ils continuent à vivre. À rire. À désirer. À aimer.

Et si l'Astone Touch était simplement ça ?

Trois romans plus tard, il serait tentant de chercher une formule compliquée pour définir l'univers de Nina Astone. Elle existe pourtant peut-être déjà. **Faire ressentir avant de faire comprendre.**

Parce que derrière les histoires d'amour, les scènes sensuelles, les playlists, l'humour et les rebondissements, le véritable matériau de cette trilogie reste profondément humain. Astone écrit les liens. Ceux qui nous construisent et ceux qui nous abîment. Ceux auxquels on s'accroche. Ceux qu'il faut parfois apprendre à desserrer. Ceux qui disparaissent et continuent malgré tout à agir sur nous. Elle ne donne pas vraiment de réponses et c'est tant mieux. Elle place ses personnages devant leurs contradictions et nous laisse faire le reste. On peut aimer leurs choix ou avoir envie de les secouer. On peut reconnaître une partie de soi dans Stella, Aby ou Deb', ou au contraire ne leur ressembler en rien. Peu importe. À un moment ou à un autre, quelque chose résonne. Et lorsque cela arrive, Nina Astone a déjà gagné son pari : nous ne sommes plus en train de comprendre son histoire. Nous sommes en train de la ressentir.

